

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS. — Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr. — Les autres départements et l'étranger le port en sus. — Agence particulière à Paris, 26, rue Feytaud.

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Nationale, 78. — Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX.

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A ROUBAIX, aux bureaux du Journal, Grande-Rue, 71. — A TOURCOING, aux bureaux du Journal, rue Nationale, 78. — A LILLE, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A BRUXELLES, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A NANTES, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A BORDEAUX, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A MARSEILLE, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A LYON, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A STRASBOURG, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A NICE, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A GENÈVE, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A LAUSANNE, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A BERN, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A BASEL, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A ZÜRICH, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A GENÈVE, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A LAUSANNE, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A BERN, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A BASEL, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10. — A ZÜRICH, chez M. L. Lefebvre, rue de la Liberté, 10.

TERRIBLE TAMPONNEMENT EN GARE DE CHOISY-LE-ROI

Nombreuses victimes. — Bâtiments détruits

MANIFESTATIONS SOCIALISTES EN BELGIQUE

QUESTION D'HYGIÈNE

L'ÉTÉRNUEMENT
Atchi... atchi ! Dieu vous bénisse !
Vous éternuez... C'est tout simple et vous ne pensez peut-être pas faire mal à votre prochain. Peut-être vous trompez-vous ! Il faut apprendre à éternuer hygiéniquement. M. Hermann Koniger vient de faire en Allemagne des expériences pour préciser les conditions dans lesquelles se fait le transport des germes par les gouttelettes que l'acte d'éternuer fait jaillir. Un expérimentateur de bonne volonté se gargarise avec une émulsion concentrée de bacilles prodigiosus ; puis il parle, tousse et même éternue quand il le peut au milieu d'un grand amphithéâtre. On dispose à distance des plaques nutritives de gélose dans le but de recueillir les microbes.

Eh bien ! M. Koniger a pu assurer ainsi, que dans une pièce où il n'existerait pas de courant d'air appréciable, la personne qui parle, tousse et éternue peut disséminer des germes à plus de 7 mètres de distance. Les germes peuvent être portés dans toutes les directions et à plus de deux mètres de hauteur. On en retrouve même en arrière de la personne qui tousse.

La dissémination par la parole varie beaucoup avec les individus et dépend du mode de parler. Des gerbes humides retombent à la surface des planchers ; toutefois, ils restent souvent en suspension une heure, le plus souvent un quart d'heure quand l'air est peu agité dans une chambre close. La dissémination des gouttelettes est le plus marquée dans la toux et surtout dans l'éternuement, et d'autant plus accentuée que le germe microbien est plus petit. Avec des microbes un peu gros, la diffusion ne se fait plus qu'à petite distance. Les microbes petits, comme ceux de la grippe, de la peste, de la coqueluche, les pneumocoques, streptocoques, staphylocoques, sont donc les plus diffusibles. Les moins ceux de la tuberculose, de la diphtérie, etc., parce qu'ils sont plus gros ; mais ils le sont encore. Le danger sera donc toujours d'autant plus grand que la bouche renfermera plus de microbes pathogènes.

Conclusion. Se défer du voisinage immédiat. Les gens qui tousse et qui éternue. On recommande bien aux malades les lavages de la bouche, les gargarismes ; mais est-ce suffisant ? Et est-ce cette précaution qui garantira contre la diphtérie ? Il faut surtout, pour diminuer les chances de contagion, que les malades pensent à placer sur main devant la bouche ou encore mieux leur mouchoir. En tout cas, les expériences de M. Koniger sont bonnes à méditer. L'éternuement peut être homicide.

Informations

LA TOURNÉE DE SARAH BERNHARDT EN AMÉRIQUE
Paris, 11 novembre. — On sait que Sarah Bernhardt part demain au Havre, où elle s'embarquera pour l'Amérique avec Coquelin.

Les malles de Mme Sarah Bernhardt sont parties pour le Havre. Les bagages consistent en 58 gros colis. La grande comédienne portera des robes différentes dans chaque ville où elle jouera. Il y a 43 paquets.

On a fait circuler différentes versions sur le chiffre d'appareillement. Mme Sarah Bernhardt recevra en réalité 4.000 francs chaque soir, tous frais payés, et Coquelin, 2.000 francs. Les frais de l'impresario se monteront à 15.000 francs par jour.

M. MONNET-SULLY
M. Monnet-Sully est décoré de l'ordre de S. S. Maurice et Lazare ; c'est M. Nordelli, l'acteur italien, qui a demandé cette distinction au roi d'Italie.

PRÉFET ET FRANCS-MaçONS
Paris, 11 novembre. — La « Liberté » reçoit d'un de ses abonnés de Châteauroux le récit des faits édités qui suivent :

« Nous avons ici un préfet vénérable, sinon vénéré. Il s'appelle Liégeois, fut recteur par M. Barthou et pieusement réintégré par le F. B. Brissot.

« A la fin de cette année scolaire M. Liégeois se rendit à l'école normale d'instituteurs, fit réunir les élèves et leur dit :

« Je compte sur votre dévouement au gouvernement de défense républicaine. Un des meilleurs moyens de l'affirmer sera de voter pour les francs-maçons.

« Vous avez une Loge à Châteauroux. Il faut vous y

affilier. Votre carrière y gagnera, car je suis bien décidé à ne faire avancer que les instituteurs maçons. »

Le même préfet a envoyé une circulaire aux agents des postes pour leur enjoindre de s'opposer aux sociétés de F. M. »

« Enfin il n'est pas jusqu'aux anciens élèves de Grignon, employés par des exploitations agricoles, qui ne soient venus par ses soins qu'ils doivent renouer à l'avenir de devant un professeur d'agriculture s'ils ne demandent pas l'introït à la Loge. »

UNE GRANDE CÉRÉMONIE A NOTRE-DAME
Paris, 11 novembre. — Mgr Richard, archevêque de Paris, présidera demain une cérémonie religieuse qui réunira à Notre-Dame les anciens sous-officiers, décorés de la Légion d'honneur. Mme Loubet a fait savoir qu'elle assisterait à la cérémonie. Tous les membres du gouvernement y prendront part.

UNE LUTTE SANGLANTE ENTRE BANDITS ET AGENTS DE POLICE, A PARIS
Paris, 11 novembre. — La police avait arrêté cette nuit, vers deux heures du matin, quatre bandits qui mettaient à sac un débit de vins. Une vingtaine de policiers attaquaient les agents pour délivrer leurs camarades. Un agent de ville eut le crâne fendu ; un autre le bras cassé.

Les agents se défendaient avec le revolver. Le bruit de la fusillade attira les secours d'un poste voisin. Les bandits prirent la fuite, mais ils avaient réussi à délivrer leurs camarades. Aucun d'eux n'a été arrêté.

L'INAUGURATION DU NOUVEL HOTEL DE VILLE A VERSAILLES
Versailles, 11 novembre. — Aujourd'hui a été inauguré le nouvel hôtel de ville à Versailles. C'est un somptueux édifice du style Renaissance. La municipalité a offert un déjeuner à M. Leygues, ministre de l'Instruction publique, et à M. Roujon, directeur des Beaux-Arts.

LA MISSION FOURAULT-LAMY
Paris, 11 novembre. — Le maréchal des logis Beaumais, du 17^e régiment de chasseurs, est admis à l'école d'application de cavalerie comme élève officier (missions Gentil et Fourault-Lamy).

COURSES D'AUTEUIL
Paris, 11 novembre. — Prix des Horizons : 1er Jolly-Night ; 2e « Nancy » ; 3e « Le Titien ».

Prix Marins : 1er « Voiron » ; 2e « Erotas » ; 3e « Myosotis II ».

Prix Montgomery : 1er « Serpent » ; 2e « Lièvre » ; 3e « Pétard ».

Prix du Trocadéro : 1er « Montjarrat » ; 2e « Condon » ; 3e « Bonafant ».

Prix Lotus : 1er « L'Orloff » ; 2e « Gilbert » ; 3e « Genlis ».

Prix de Meulan : 1er « Médée » ; 2e « Parenthèse » ; 3e « Gaudifrid ».

LES ANNEXIONS RUSSES EN CHINE

Le Protectorat russe dans la Mandchourie
Londres, 11 novembre. — On télégraphie de Berlin au « Standard » que l'ambassadeur de Chine à Saint-Petersbourg est rentré avant hier de Liouki après avoir conclu avec le gouvernement russe un traité préliminaire qui place la Mandchourie sous le protectorat de la Russie.

Ce traité serait appliqué aussitôt qu'il aura été ratifié par l'impératrice douairière ou par l'empereur.

Si cette grave nouvelle était confirmée, on devrait s'attendre à des complications. En effet, l'accord anglo-russe en Asie. Or, il semblerait que le tsar voudrait répondre à ce traité par l'annexion pure et simple de la Mandchourie. Dans ce cas, ce serait le partage de la Chine tout entière.

Les Russes à Tien-Tsin
Paris, 11 novembre. — La rumeur au sujet de la nouvelle lancée par la presse anglaise relative à l'occupation par les Russes d'un terrain situé sur la rive gauche du Pei Ho, près de Tien-Tsin, est que les Russes n'avaient pas jusqu'ici le droit de passer par le chemin de fer de la France, l'Allemagne et l'Angleterre ont des concessions. Il fallait pourtant camper les soldats russes quelque part.

Une dépêche de Pékin le 8 novembre, a déjà annoncé que l'occupation par les Russes du terrain en question est considérée comme une mesure militaire d'un caractère provisoire et que le ministre d'Angleterre s'est abstenu pour cette raison, d'élever une protestation.

Mais, d'autre part, il paraît qu'à la suite d'une pression exercée à Saint-Petersbourg, la Russie reprendrait officiellement le chemin de fer de Tien-Tsin au nom du maréchal de Waldersee qui le remettrait à son tour à l'ingénieur en chef du Northern China railway. Outre la Russie, la Belgique, dit le même télégramme anglais, serait en train de « assurer une concurrence ».

Ainsi se trouverait réglé l'incident.

Les négociations
Londres, 11 novembre. — On télégraphie de Shanghai que les ministres des puissances anglaise, allemande et japonaise ont des raisons de satisfaction qui devront être demandées à la Chine :

1. Exécution des principaux mandats et chefs comptables ; 2. Le contrôle de ces exécutions par un représentant des puissances ; 3. Paiement à chaque gouvernement d'une indemnité couvrant les frais de l'expédition ; 4. Paiement d'indemnités aux particuliers et aux missions pour les pertes éprouvées ; 5. Maintien en permanence

de forces suffisantes pour la protection des légations de Pékin ; 6. Destruction des forts de Takou ; 7. Etablissement de communications permanentes de Pékin à la mer. Sur d'autres points, concernant des demandes faites par une seule nation, les négociations continuent.

TERRIBLE TAMPONNEMENT à Choisy-le-Roi
HUIT MORTS. — QUINZE BLESSÉS
L'accident. — Eroulement de la marquise de la gare et d'une passerelle. Les premiers secours. — Sinistre découverte. — Déblaiement de la voie. Les dégâts. Les victimes. L'émotion. Les causes de la catastrophe. A la gare d'Austerlitz. Récit d'un témoin. L'enquête. L'émotion.

Paris, 11 novembre, midi.

Un terrible accident de chemin de fer s'est produit, ce matin, sur la ligne de Paris-Orléans, à la station de Choisy-le-Roi.

Le train omnibus n° 215, desservant la banlieue, entre Paris et Choisy, et quittant la gare d'Austerlitz à 10 h. 37, venait d'arriver à destination, à 11 h. 07.

Après le débarquement des voyageurs, on a l'habitude de garer les rames de wagons de ce train sur une autre voie, pour laisser le passage libre au train n° 9, partant de Paris pour Nantes à 10 h. 50, et qui ne s'arrête pas avant Etampes.

Le tamponnement
Eroulement de la marquise de la gare et d'une passerelle
Ce matin, le train 215 avait-il du retard, la manœuvre ne fut-elle pas exécutée avec toute la célérité voulue ? Est-ce au contraire l'express de Nantes qui avait une légère avance ? Toujours est-il que lorsque ce dernier arriva à toute vitesse en gare de Choisy, les wagons du train omnibus n'étaient pas encore complètement garés.

Malgré tous ses efforts, le mécanicien du train 9 ne put arrêter sa machine. Elle vint donner dans le dernier wagon du train 215. Le choc fut des plus violents. La locomotive fut renversée et littéralement projetée à gauche, contre la marquise de la gare, entraînant celle-ci qui s'effondra dans toute sa longueur avec un fracas épouvantable, ainsi qu'une passerelle, élevée au-dessus de la voie pour relier les deux tronçons d'une rue de Choisy.

Les voitures de l'express avaient été pour la plupart renversées, broyées ou disloquées. Celle qui a le plus souffert est une voiture de troisième classe qui se trouvait exactement après le fourgon de tête.

Sinistre découverte
Aussitôt après le choc, des plaintes lamentables et des cris déchirants s'élevaient de l'enchevêtrement formé par les débris des wagons broyés dans la rencontre.

On se mit vite à courir au plus pressé et à répondre aux appels de détresse.

Les premières recherches aboutirent à la constatation de la mort de sept personnes. En outre on recueillit dix blessés qui furent transportés les uns dans des maisons voisines de la gare, les autres dans la salle d'attente où des soins leur furent prodigués par des Soeurs de Charité.

On procéda sans retard à un pansement sommaire de toutes ces victimes de l'accident, trop gravement atteintes pour rentrer à leur domicile.

Les cadavres ont été provisoirement placés dans une seconde salle d'attente. On leur a recouvert le visage d'un voile, pour dissimuler l'horreur de ce lugubre spectacle.

Les morts et les blessés sont les voyageurs qui se trouvaient dans le train de Nantes.

Actuellement les employés et les ouvriers de la gare, les premiers et les habitants de Choisy-le-Roi, ainsi que nombre de voyageurs qui la catastrophe a laissés indemnes, procèdent au déblaiement de la voie.

Mais étant donné l'énorme amas de débris, ce déblaiement durera assurément toute l'après-midi et de ce fait la circulation sera interrompue jusqu'à ce soir sur la ligne.

Les dégâts
Paris, 1 heure soir.

Le wagon de 3^e classe, qui venait en tête du train 9, a eu toute sa partie gauche brisée. Il est incliné sur le côté. C'est dans ce wagon que se trouvaient les victimes de l'accident.

Quant aux wagons vides du train 215, ils ont relativement peu souffert.

Des voitures d'ambulance et de médecins des hôpitaux ont été mandés d'urgence à Paris. Les voyageurs du train qui n'ont pas souffert de l'accident, après avoir rassuré télégraphiquement leurs familles, ont regagné Paris en voiture.

L'aspect de la gare est lamentable. La locomotive est renversée sur le flanc, au milieu des débris de la marquise effondrée. Les roues ont été entièrement détachées de la machine et sont enchevêtrées les unes dans les autres. Le feu de la chaudière continue à se consumer lentement.

Les victimes. — L'émotion
Paris, 3 heures.

On compte jusqu'à présent huit morts dont trois dames et seize blessés dont cinq grièvement.

Un des blessés qui avait été transporté à la mairie de Choisy-le-Roi, vient en effet, de mourir. On croit de plus, que le corps du serre-frein du train tamponné, est resté sous les décombres, ce qui porterait à neuf le nombre des morts.

Parmi ceux-ci, on a reconnu le mécanicien du train tamponneur et M. Oury, notaire à Sillery (Loir-et-Cher).

Dix-sept voitures des ambulances urbaines sont déjà arrivées à Paris. Un train de secours arrivé à l'instant, amenant M. Herbeux, procureur de la République, et M. Léprieux, préfet de police, deux fonctionnaires et le commissaire spécial de la Compagnie.

Le ministre des travaux publics aussitôt prévenu, vient d'arriver de son côté avec son chef de cabinet.

La circulation est comme de juste interrompue sur la ligne et malgré l'activité des travaux de déblaiement elle ne pourra être rétablie que ce soir.

Il en est de même des communications télégraphiques, les poteaux ayant été renversés. La voie elle-même est assez endommagée.

L'émotion est considérable dans Choisy. Les curieux se pressent aux abords de la gare, assistant de loin à l'enlèvement des blessés dans les voitures d'ambulances. Le service d'ordre est assuré par les gendarmes et les agents de police de la ville.

A la Morgue
Cadavres horriblement mutilés
A leur arrivée à la Morgue les six cadavres ont été placés dans l'amphithéâtre et un voile a été étendu sur chacun d'eux.

Le commissaire de police du quartier a commencé aussitôt leur identification. Cette opération promet d'être rapidement menée, presque toutes les victimes ayant sur elles des papiers. Tous les cadavres sont horriblement mutilés ; c'est généralement la tête qui a le plus souffert. Les têtes sont écrasées et tuméfiées, il est impossible d'en distinguer les traits. De nombreuses personnes se sont présentées à la grille, aucun renseignement n'a pu leur être fourni jusqu'à présent. La préfecture de police fera prévenir les familles des victimes le plus tôt possible, à mesure que leur identification sera terminée.

Parmi les cadavres transportés à la morgue se trouve celui du mécanicien.

M. Laurent, secrétaire général de la préfecture de police n'a pas eu besoin de procéder à l'identification des cadavres en l'absence du juge d'instruction. Ce lui-ci est parti pour les lieux n'étant pas encore à 5 h. et depuis revenu de Choisy-le-Roi.

Le transport des blessés à Paris
Les blessés au nombre de 16 ont été transportés à Paris par des voitures d'ambulance et par le train de secours ramenant les cadavres.

Quelques-uns dont le transport eut aggravé l'état ont été ramenés à Choisy-le-Roi. On croit cependant qu'il y en a peu de sérieusement atteints. L'abbé Mérisiac, vicaire de St-Médard a accompagné les blessés qui ont été envoyés à l'hôpital de la Pitié, situé non loin de la gare d'Orléans.

A la dernière heure, on déclare, à l'Hôpital de la Pitié que les blessés qui ont été amenés sont dans un état qui n'inspire pour l'instant aucune inquiétude. Parmi eux se trouve la femme de M. Oury qui a trouvé la mort dans la catastrophe.

A la maison de santé Dubois, la seule victime qui y soit soignée, M. Bourgois, n'est pas en danger ; le serre-frein, Rivière, qui l'on croyait resté sous les débris est sain et sauf. Ce brave garçon a été projeté de sa cabine et est tombé à terre. Il est assez fortement contusionné et porte plusieurs blessures aux genoux, aux bras et sur diverses parties du corps.

Récit d'un témoin
Rivière raconte ainsi l'accident :

« J'étais à mon poste, c'est-à-dire dans ma cabine de serre-frein, qui est, comme vous le savez, à l'avant du wagon de tête, lorsque j'aperçus devant nous le train de secours. Aussitôt, j'actionnai les freins, mais il était déjà trop tard, car, au même instant, j'entendis un bruit à la fois effroyable et sinistre ; j'étais projeté en l'air et j'eus alors la sensation très nette que ma dernière heure était venue.

« Mentelement, ajoute Rivière qui est encore sous le coup de l'émotion la plus vive, je me suis dit que j'étais un homme perdu. Je suis resté quelques instants étourdi, puis, quand je suis revenu à moi, j'ai vu les blessés qui faisaient des signes désespérés. J'ai tiré une dame de dessous les débris que je me suis occupé de débarrasser du mieux que je pouvais. Personne n'était là pour porter secours aux blessés, car la panique avait été telle parmi les voyageurs non blessés, qu'ils s'étaient enfuis dans toutes les directions. En effet, les voyageurs du train tamponneur n'avaient pensé, dans le premier émoi, qu'à se mettre en sûreté. Ce n'est qu'après quelques moments d'hésitation que les premiers secours s'organisent, tandis que des débris de débris, formés par les débris des wagons brisés, les cris des blessés, des plaintes se faisaient entendre lamentables. La locomotive du train 9 monta sur le fourgon du train 215, et se renversa à gauche, heurtant le train 215, qui se renversa à droite, heurtant à droite, une seconde catastrophe s'ajoutait à la première.

FEUILLETON DU 13 NOVEMBRE 1900 N° 112

LES DEUX GOSSES

PAR PIERRE DECOURCELLE

TROISIÈME PARTIE

LE TRAIT D'UNION

VII

La confession
Et aussi parce que les remords — il fallait bien qu'il appelât ainsi en lui-même ce sentiment irrépressible qui l'avait poussé à rechercher jusque dans les bas-fonds de la société l'enfant perdu, qui l'avait si vivement ému devant la mort du petit acrobate, à la fête de Saint-Cloud — parce que les remords qui le déchiraient semblaient presque disparaître devant l'envahissement de sa honteuse passion pour la mère jouable.

Pendant le jour, c'était presque tolérable. Les conversations élevées avec Robert, le babil larissable de sa sœur l'arrachaient, par intervalles, à son idée fixe, et le distraient de son mal.

Souvent aussi, il accompagnait Germain, allant voir Marcel au lycée Henri IV, où d'Alboise avait placé sa fille comme interne, croyant à la nécessité de la

vie commune du collège pour préparer un jeune homme aux luttes de la vie.

Souvent encore, quand Carmen trop occupée, ne pouvait se rendre au lycée, il y allait seul.

Il ne s'étonnait pas de l'affection de sa sœur pour ce fils de d'Alboise. N'est-il pas tout naturel, quand on aime vraiment quelqu'un, d'aimer l'enfant qu'il aime, et qui, dans le cas présent, se trouvait être le vivant portrait de son père ?

En quittant son neveu, Ramon avait le cœur brisé et l'âme sombre, et il éprouvait un élanement de douleur plus cuisant que jamais si, sur son chemin, un enfant lui montrait un sou, s'il apercevait une bande de godelots déguillés jouant au bouchon sur la trottoir, où s'il rencontrait, traînant ses savates dans la boue et vendant des chansons obscures, quelque pâle gamin à l'œil vicieux.

Un de ceux-là peut-être, dit-il, est l'enfant que j'ai jeté hors de la vie honnête.

Et sa pensée de nouveau et toujours se reportait vers Hélène.

C'est elle, la misérable ! elle qui l'avait enfanté dans le crime et pour le crime, qui l'avait créé pour l'infamie !

Peu à peu, sa colère calmée, il en arrivait, par une pente insensible, à l'attendrissement, puis aux souvenirs, puis aux rêves ; alors tout son orgueil de gentilhomme fléchissait, toute la fermeté puritaine de sa conscience s'amollissait, et dans un sanglot de rage, de honte et de passion, il murmurait :

« Et dire que malgré tout cela je l'aime !... je l'aime !... »

Cependant il voulait vaincre définitivement cet amour, s'efforcer de le chasser de son cœur, de le remplacer par un de ces vices qui, entendaient-il dire, s'emparaient d'un homme sans lui laisser d'autres pensées.

Il voulait être joueur !...

Il jeta l'or à pleines mains sur les tapis verts, se livra à des parties insensées, commençant le soir pour ne se terminer que vingt-quatre heures plus tard, lorsque les adversaires étaient à bout de forces, risquant des sommes énormes sur une carte...

Ce fut en vain ! Nulle émotion n'était assez forte pour le distraire, et au milieu des péripéties d'une partie qui rendait tous les spectateurs hâtelants, il restait calme, désolant du coup d'œil dépendait la perte ou le gain d'une demi-fortune, ne songeant qu'à Hélène.

Il essaya alors d'aimer une autre femme !... Il accompagna Carmen dans le monde, dans les salons où elle brillait en reine, adoucissant l'amertume de son sourire et cherchant à se persuader qu'il était épris de celle-ci ou de celle-là.

Bien des mains se tendirent vers lui, bien des cœurs se laissèrent émeuvir, bien des femmes furent touchées de ses soins.

Au milieu des causeries avec les plus attrayantes, des confidences échangées avec les plus belles, il pensait à l'absente.

Il voulait essayer de descendre, de s'abaisser.

Il demanda, aux bruyantes ivresses, aux fêtes de la haute vie, aux soupers extravagants cet oubli qu'il ne pouvait trouver ailleurs.

Là encore, il ne parvint pas à le rencontrer.

La pensée d'Hélène le dévorait toujours.

Et plus atroce encore peut-être était son supplice, lorsqu'il rentrait dans sa chambre solitaire, après une soirée passée entre son beau-frère et sa sœur, les nerfs quelque peu agités par la musique entendue, le dernier roman discuté, ou même à son insu par la simple contemplation de leur bonheur intime.

En se retrouvant dans son immense isolement, quand sur tout son être tombait le froid glacial de la solitude, quand il n'avait plus besoin de se contraindre, alors...

Oh ! alors c'était un fol de souffrance et d'amour, un délire de larmes, des cris de rage étouffés se perdant dans des lamentations de désespoir, des remuements de souvenirs qui ravivaient les sanglots, des heures épouvantables !...

Le jour venait sans que le soleil eût apporté un terme à ces indicibles douleurs.

Il arrivait, au moment du déjeuner, livide, brisé, souriant néanmoins, mais son sourire faisait mal à voir.

Carmen était inquiétée, elle l'avait interrogé.

Ramon avait répondu sur un ton enjoué, et sans paraître y attacher d'importance, qu'en effet il souffrait d'insomnies. Elles devaient provenir, pensait-il, de l'excitation nerveuse causée par son brusque retour à la civilisation raffinée de Paris, après sa longue habitude de la vie sauvage.

D'ailleurs, je me soigne très sérieusement, avait-il ajouté.

Carmen et Robert ne s'étaient pas contentés de

cette réponse, et s'étaient effrayés des ravages qu'ils constatèrent chaque jour plus profonds.

Comme déjà une fois, à Cayenne, ils devinèrent derrière l'impenétrable silence que gardait Ramon, le souvenir du regret mortel d'Hélène, qui, malgré ses années écoulées, le dévorait lentement, mais sûrement.

Un jour, Carmen avait prononcé le nom de la pauvre femme, en faisant allusion à sa mort.

Une altération subite avait passé sur les traits de Ramon ; il s'était brusquement levé, avait poussé un éclat de rire strident, et s'était enfui du salon.

« Ne pensez-vous pas, Robert, avait dit Carmen à son mari, qu'il doit y avoir eu dans la mort d'Hélène quelque mystère pour que ce souvenir provoque chez mon frère une aussi singulière et aussi terrible émotion ? »

Quel mystère pourrait-il y avoir ? Ramon adorait sa femme. Sa mort, sinon subite, du moins tout à fait imprévue, si je ne me trompe, lui a laissé un souvenir ineffaçable !... Il ne se console pas et ne se console jamais !...

« Pauvre chère sœur, reprit Carmen, elle aimait tant son mari, elle aussi !... Et son enfant !... Je comprends que Ramon les pleure toujours. Nous devons faire tout nos efforts, non pour qu'il oublie, mais pour qu'il guérisse de ce souvenir.

« Ils essaieront, pour occuper la pensée du malheureux et le détourner de son éternel objet, mille tentatives qui, toutes, hélas ! restèrent sans résultat.

(A suivre).

Pierre Decourcelle.